NOCES D'OR

DE LA

SAINTE-ENFANCE

A QUÉBEC

PAR

MGR HENRI TÊTU
DIRECTEUR DIOCÉSAIN



QUÉBEC
Compagnie d'Imprimerie de Québec.

1901

NOCES D'OR

DE LA

SAINTE-ENFANCE

A QUÉBEC

PAR

MGR HENRI TÊTU
DIRECTEUR DIOCÉSAIN



QUÉBEC
Compagnie d'Imprimerie de Québec.
1901

IMPRIMATUR.

† L. N., *Archpus Quebecencis.*

AVANT-PROPOS

A l'occasion des noces d'or de la Sainte-Enfance à Québec, je crois devoir publier quelques notes sur l'histoire de cette admirable société et sur ceux qui en ont été les fondateurs en France et au Canada. J'adresse ce petit travail à un grand nombre de prêtres du diocèse de Québec et à toutes les supérieures des communautés religieuses, pour qu'ils le fassent connaître à nos associés et à ceux qui pourraient le devenir. Il est certain que presque tous les enfants des collèges, des couvents et des écoles pourraient faire partie de la Sainte-Enfance, et c'est pour obtenir—du moins en partie—cet heureux résultat, que je me permets de faire appel au dévouement de MM. les curés et de tous ceux qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse. Que faut-il en effet pour devenir membre de la Sainte-Enfance, pour contribuer au salut des enfants infidèles et pour gagner un grand nombre de précieuses indulgences ?—Donner un centin par mois et réciter chaque jour la prière suivante : " Vierge Marie, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles."

Québec, 15 octobre 1901, cinquantième anniversaire de l'établissement de la Sainte-Enfance, à Québec.

Noces d'or de la Sainte-Enfance

A QUEBEC

C'est le 15 octobre 1851 que la Sainte-Enfance a été établie à Québec par les soins de madame Vital Têtu. Voici comment le R. P. Saché—dont le nom et les œuvres sont encore bien connus parmi nous—racontait, dans une lettre aux directeurs de Paris, les commencements de cette admirable société :

Québec, 8 mai 1852.

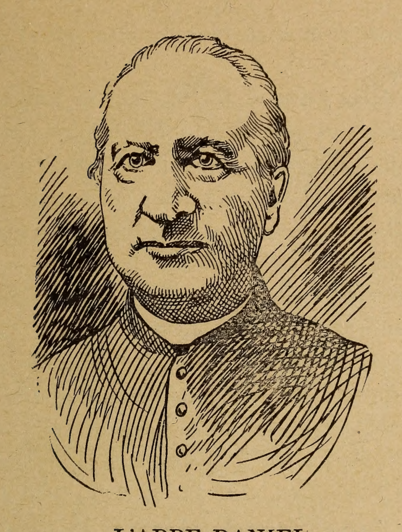
Messieurs,

Voici la première aumône que vous envoie notre bonne ville de Québec ; veuillez l'accepter comme les humbles prémices d'une moisson plus abondante, que l'œuvre de la Sainte-Enfance est appelée, je l'espère, à recueillir au milieu de nous.

Le Canada n'a pas oublié le vénérable fondateur de cette œuvre si pieuse et si chrétienne (Mgr de Forbin-Janson). Vous savez, messieurs, avec quel religieux enthousiasme nos populations se sont portées naguère à la rencontre de l'évêque-missionnaire, avec quelle docilité elles ont écouté sa parole apostolique. Son passage a été le plus doux, le plus fructueux des triomphes ; son nom, resté comme une bénédiction, est encore répété avec amour et respect au sein de nos villes et de nos campagnes.

Après cela, vous vous étonnerez peut-être que nous ayons été si tardifs à payer notre tribut à l'œuvre bien-aimée du digne prélat. Gardez-vous, messieurs, d'attribuer ce retard à l'indifférence ou à l'égoïsme. Il est peu de contrées où la charité soit plus active et plus généreuse, et où les bonnes œuvres s'implantent avec plus de facilité. Car, pour ne parler que de notre ville de Québec, elle voit fleurir dans son sein la Société de Saint-Vincent de Paul, et quoiqu'elle ait encore à réparer les pertes causées par un double incendie qui a dévoré, avec deux de ses faubourgs, les propriétés de la majorité de la population catholique, elle trouve encore dans la charité, des ressources pour bâtir des hospices et ouvrir des asiles à l'orphelin et à l'indigent; elle ne néglige pas non plus l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Pourquoi a-t-elle donc tant tardé à offrir son obole à la Sainte-Enfance ?— C'est que cette œuvre lui est encore presque inconnue.

Les besoins domestiques sans cesse renaissants dans un jeune pays, qui a, chaque année, des missions à soutenir et des paroisses à ériger, avaient empêché la voix suppliante des petits enfants infidèles de se faire entendre; et puis, sans doute, le temps marqué par la divine Providence n'était pas encore arrivé. Elle semble se révéler dans les circonstances qui ont accompagné le commencement de l'œuvre au milieu de nous. La première pensée en est venue à une bonne mère de famille, Madame Vital Têtu. Le nom de la Sainte-Enfance était parvenu, je ne sais comment, jusqu'à ses oreilles ; elles me témoigna le désir de la voir s'établir à Québec, et d'y associer ses petits enfants, pour attirer sur eux de nouvelles bénédictions. Je lui répondis que je le désirais moi-même, mais que je ne croyais pas le moment favorable ; la charité des fidèles avait tant d'œuvres à soutenir et à fonder !



L'ABBE DANIEL

Fondateur de la Sainte-Enfance à Montréal.

Cependant, quelques mois après, en lisant dans les lettres des missionnaires les fruits abondants que la Sainte-Enfance produisait en Chine, je me reprochai d'avoir si peu encouragé le zèle de cette pieuse dame. Je la revis et l'engageai à commencer avec quelques unes de ses amies ; je lui procurai en même temps quelques numéros des *Annales*, qui passèrent de main en main et furent lus avec avidité. L'association commença et les douzaines se multiplièrent rapidement.

Quand je vis la chose si bien partie, j'en portai la nouvelle à notre vénérable prélat (Mgr Turgeon), bien persuadé qu'elle réjouirait son cœur dont la charité est inépuisable. Je voulus aussi en dire un mot à notre excellent curé ; mais à peine eus-je nommé la Sainte-Enfance, qu'il s'écria : Voilà précisément ce

que je cherchais ; écoutez un trait charmant qui va vous expliquer ma pensée :

“ Il y a quelques jours, un bon vieillard de Sainte-Foye est venu me trouver ; en entrant dans ma chambre : Monsieur le curé, me dit-il, j'ai à vous parler d'une affaire importante ; mais je ne sais pas si vous pourrez faire ce que j'ai à vous demander. —Nous allons voir ; et après l'avoir fait asseoir : Eh bien ! lui dis-je, quelle est cette affaire importante ?—Monsieur le curé, pourriez-vous envoyer de l'argent en Chine ?—Cette question me surprit de la part du bon habitant. Cependant, après un moment de réflexion : Oui, lui répondis-je, oui, je crois que je pourrais faire passer de l'argent en Chine. Mais, expliquez-vous, pourquoi me demandez-vous cela ? —Monsieur le curé, voici l'affaire : Il y a quelque temps, j'ai lu dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, la lettre d'un évêque qui demandait de l'argent pour acheter et faire baptiser des petits enfants infidèles ; ils meurent presque tous et vont tout droit au ciel. Là-dessus, j'ai réfléchi, et je me suis dit: Il me faudra partir pour le grand voyage ; ce serait une bonne chose, si j'envoyais devant moi quelques-uns de ces petits innocents pour me recevoir, quand j'arriverai là-haut. Mais je ne savais comment envoyer mon argent. Maintenant, vous me dites que vous pouvez le faire passer ; mais m'assurez-vous qu'il sera employé pour racheter l'âme des petits enfants ?—Oui, vous pouvez être tranquille, il y a un moyen sûr.—Eh bien ! Monsieur le curé, voilà cent pia-tres, mais vous allez me donner un reçu sur lequel vous marquerez que cet argent sera employé à racheter les petits enfants et à leur procurer le Baptême : je veux que mes enfants le sachent.

“ J'admirai la foi simple et généreuse du bon vieillard qui ignorait aussi bien que moi que l'on travaillât à établir ici la



R. P. L. SACHÉ, S. J.

Sainte-Enfance. N'est-ce pas le même esprit de charité qui a inspiré à la pieuse dame et au bon vieillard la pensée de venir au secours des enfants les plus délaissés ?"

J'applaudis à la réflexion aussi sensée que pieuse de M. le curé, et pour donner plus de consistance à notre œuvre, je le priai de la prendre en main, ce qu'il fit volontiers..

J'oubliais de vous dire que toutes les élèves des Dames Ursulines, sans en excepter même les protestantes, se sont empressées de s'enrôler ou de contribuer.

L. SACHÉ, Ptre, S. J.

L'excellent curé de Québec, dont parle le Père Saché, était Monsieur Joseph Auclair. Mgr Tanguay, dans le *Répertoire du clergé*, dit qu'il a fondé l'Œuvre de la Sainte-Enfance à Québec, en 1852. Deux erreurs : d'abord M. Auclair n'a pas été le fondateur de l'Œuvre, et il aurait été plus exact de dire qu'il en a été le premier trésorièr, ou le premier directeur général, charge qu'il a remplie jusqu'à sa mort. Ensuite ce n'est pas en 1852, mais le 15 octobre 1851 que la Sainte-Enfance a été établie à Québec.

Chose singulière, M. l'abbé Auclair lui-même a donné cette date de 1852, dans son premier compte-rendu des recettes de l'Œuvre publié en 1883. Ce qui n'empêche pas que le 15 octobre 1876, il avait annoncé, à son prône du dimanche, que le mardi suivant—le quinze—serait le 25ème anniversaire de la fondation de cette Société. Trompé par lui et par Mgr Tanguay, j'ai répété la même faute dans la *Semaine Religieuse* du 21 septembre dernier, et je me fais un devoir de la réparer aujourd'hui. La première offrande du diocèse de Québec au Conseil de Paris s'éleva à la somme de $200.00, y compris les cent dollars donnés par M. de Villers, le vénérable Monsieur de Sainte-Foye, mentionné dans la lettre du R. P. Saché.

Montréal, où M. l'abbé Daniel avait fondé la Sainte-Enfance, en février de la même année 1851, précédant ainsi Québec de huit mois, avait donné pour offrandes des deux premières années la somme de $330.00. Le vénérable M. Daniel est encore plein de vie et de santé, et depuis cinquante ans, il n'a pas cessé de diriger avec zèle et succès l'Œuvre qu'il avait fondée et qui est de plus en plus prospère. A la mort de M. l'abbé Auclair, ce fut son digne successeur, M. Faguy, qui devint le directeur général à Québec. Mais comme la société prenait de plus en plus d'extension dans le diocèse, il fut jugé opportun de la mettre sur le même pied



L'ABBÉ J. AUCLAIR

CURÉ DE QUÉBEC

1er directeur de la Sainte-Enfance

---

que les autres œuvres diocésaines, dont l'aumônier de l'archevêché est le trésorier de droit, et de la faire figurer au compte-rendu général des collectes qui se publie chaque année. M. l'abbé Auclair est l'auteur du premier rapport paru en 1883 ; il donne la liste des paroisses et de leurs contributions depuis trente-deux ans. J'y trouve aussi les renseignements suivants : " La première présidente a été Madame Vital Têtu, la fondatrice de la bonne œuvre. Elle fut remplacée par Madame Docteur Lemieux, la présidente actuelle. La première trésorière était madame veuve

André-Rémi Hamel, qui fut suivie de madame A. Benj. Sirois, la trésorière en exercice. Les secrétaires furent successivement Mesdemoiselles Adèle Taché, Clorinde Mondelet, Marie Carrier et Antoinette Cazeau, qui continue le même office."

M. l'abbé Faguy a publié, à son tour, un compte-rendu pour 1883 à 1888 inclusivement. Les officières étaient alors les suivantes :

Madame L. Cannon, présidente ; madame Jos. Tourangeau, vice-présidente ; madame Philippe Jolicœur, trésorière ; Mlle Antoinette Cazeau, secrétaire; Mlle Smith, assistante-secrétaire.

Aujourd'hui, en 1901, la présidente est madame Jos. Tourangeau, et la vice-présidente, madame J.-L. Anctil. Les autres officières sont les mêmes qu'en 1888.

Chaque année, dans la dernière semaine de mai, la fête de la Sainte-Enfance est célébrée solennellement dans la basilique, où se pressent des centaines d'enfants qui viennent de toutes les parties de la ville. Il y a messe, sermon, musique, quête et bénédiction des enfants.

Depuis la fondation de cette œuvre, le diocèse de Québec a envoyé à Paris la somme de $72,107.68. Parmi les paroisses qui se sont distinguées par leur générosité et le chiffre élevé de leurs contributions, je mentionnerai, après Notre-Dame de Québec,—qui tout naturellement est à la tête,—St-Roch des Aulnaies, qui occupe le second rang, Deschambault, l'Ancienne Lorette, St-Augustin et St-Pascal. Les élèves des Ursulines cn déjà donné près de $6,000.00 et elles ont en Chine une modeste église dédiée à Sainte Angèle et dont elles procurent l'entretien.

Il faut remarquer que jusqu'à ces dernières années, les collectes des différentes paroisses de la ville figuraient ensemble ; depuis, chaque paroisse est mentionnée séparément avec sa

contribution. Ajoutons que les statistiques qui précèdent ont été prises dans le rapport publié en 1883. En 1900, voici par ordre quelles sont les paroisses qui ont donné davantage :

Saint-Pascal	$70 00
Ancienne-Lorette	57 00
Basilique	51 00
Sœurs de la Charité de Québec	49 00
Sœurs de la Congrégation de St-Roch de Québec	45 00
Saint-Sauveur	41 00
Notre-Dame de Lévis	40 00
L'Islet	32 00
Ursulines	30 00
Saint-Anselme	27 00
Saint-Denis	26 00
Cap Saint-Ignace	26 00
Beauport	22 00
Saint-Pierre, I.-O	22 00
Saint-Edouard de Lotbinière	19 00
Saint-Lambert	18 00
Saint-Isidore	17 00
Saint-Raymond	16 00
Saint-Casimir	15 00
Deschambault donne une moyenne de	40 00

par année et figure en outre dans les Annales de France, car un charitable pilote de cette paroisse envoie, directement et depuis longtemps, au Conseil de Paris, la somme annuelle de $20.00 pour le rachat des enfants infidèles.

Dans son rapport sur la Sainte-Enfance, publié en 1883, et donnant toutes les recettes de l'Œuvre depuis sa fondation, M. l'abbé Auclair énumère les collectes faites par les dames patronesses et j'y remarque les noms et les chiffres suivants :

Dame Vital Têtu, fondatrice et 1re présidente......	$1,275.90
Dlle Christine Belleau..............................	1,218.15
Dame Edouard Lemieux, Saint-Roch................	931.51
Dame veuve Laporte....................................	600.00
Dame Germain Roberge..............................	439.70
Dlle Jeanne de Chantal Lemieux...................	344.68
Dlle Huot et Dame Plante...........................	286.32
Dlle Labrecque, St-Roch.............................	281.21
Dame veuve André-Rémi Hamel, 1re trésorière.....	209.20
Dame Vve A. Benjamin Sirois, 2e trésorière........	192.16
Dame docteur Lemieux, 2e présidente..............	191.41
Dame Joseph Hamel	171.77

Viennent ensuite, avec des contributions moins élevées, Mesdames juges Morin, Bossé, Panet et Gauthier, Mesdames Joseph Tourangeau, Dr Painchaud, Borne, Colfer, Murray, Trudel, Massue, Garneau, Cannon, Demoiselles Martin, Saucier et Gouges, ces trois dernières de Saint-Roch.

Dans les *Annales de la Sainte-Enfance* de 1853, voici les aimables paroles que les membres du Conseil Central adressaient aux associés de Québec :

" Vous êtes bien loin de nous, chers associés de Québec, et cependant vous vous trouvez sur notre cœur. Nous y sentons le contre-coup de votre charité pour les infortunés petits Chinois, et plus d'une fois, nous avons remercié l'Enfant-Jésus en pensant à vous. N'avez-vous pas accepté la Sainte-Enfance avec un véritable bonheur ? Ne vous a-t-on pas vus, ne vous voit-on pas encore pleins de zèle pour la propager, et n'êtes-vous pas heureux de savoir que, dans la bonne ville de Québec, elle se développe rapidement dans toutes les classes, qu'elle se régularise ? Vous avez eu votre fête à la cathédrale ; Mgr l'arche-

vêque a voulu la présider lui-même ! N'était-ce pas témoigner qu'il était content de vous ? Et quand votre évêque vous donne un aussi haut témoignage de sa bienveillance, ne devons-nous pas mieux sentir encore que vous méritez nos félicitations ? Recevez-les donc, chers enfants, avec nos vœux pour l'avenir, et qu'on dise bien vite que sur les rives lointaines du Saint-Laurent, comme sur les bords de la Seine, tout enfant chrétien aime ses petits frères de la Chine, et cherche à leur faire assurer le Baptême et du pain... C'est la pieuse ambition dont sont prises les bonnes élèves des Sœurs de la Congrégation et du pensionnat des Dames Ursulines. Quelle charmante lettre ces dernières nous ont écrite ! Que nous avons été heureux d'y lire les détails de la fondation de l'Œuvre en 1851, après les ferveurs d'une retraite prêchée par le P. Saché, qui fait tant pour la Sainte-Enfance ! Que nous remercions de grand cœur toutes les élèves dont la charité s'alluma au zèle du bon Père ! Petits bazars, concerts, étrennes, quêtes à domicile et en classe : voilà autant de moyens employés pour grossir des recettes qui montent à 480 francs. Mgr de Tloa, coadjuteur de Mgr l'archevêque, a félicité ces chères élèves ; qu'elles reçoivent encore nos félicitations."

Aujourd'hui, c'est-à-dire depuis dix ans, les recettes de la Sainte-Enfance dans le diocèse de Québec donnent une moyenne annuelle de $2,000.00. Elles se composent non seulement des contributions ordinaires des associés, mais aussi de dons particuliers et de legs testamentaires. Parmi ces derniers, je mentionnerai les suivants, reçus depuis 1851 :

M. Jean Nault, ptre, ancien curé de Saint-Laurent...	$172 00
Un citoyen de la Sainte-Famille, I.-O	104 00
Delle Thérèse Villeneuve...........................	50 00

M. D. H. Têtu, curé de Saint-Roch des Aulnaies.....	$100 00
Mlle Louise Amiot, de Québec..........................	45 00
Un mourant de Chicoutimi..............................	50 00
M. Edouard Hamel...	200 00
M. Josaphat Hamel, de Sainte-Croix................	200 00
Mme veuve Sirois, de Québec........................	50 00
M. Augustin Lesage, du Cap-Santé.................	50 00
M. Jean Vézina, de l'Ange-Gardien.................	50 00
M. Eugène Sylvain, de Sainte-Anne de Beaupré......	50 00
M. N. T. Hébert, curé de Kamouraska..............	40 00
Mlle Angélique Mercier, de Sainte-Anne de Beaupré.	100 00
Mme Joseph Blouin..................................	200 00
M. Prudent Renouf, des Trois-Pistoles..............	826 00
M. Charles Turgeon, de Saint-Isidore................	200 00
Mlle Flavie Bazin, de Québec........................	44 00
M. Michel Tanguay, de Saint-Charles de Bellechasse.	1,282 00
Dme Géneviève Côté, du Château Richer............	100 00
M. Omer Tanguay, curé de Saint-Paul...............	46 00
M. Samuel Bédard, de N. D. de Québec............	50 00
Mlle Neilson, de Sainte-Foye.........................	500 00
Veuve Isidore Aubin, de Saint-Pierre, I.-O..........	90 00
M. Achille Pelletier, ancien curé du Château-Richer..	271 00
Dme Philibert Ouellet, de Lévis......................	448 00
Mlle Joséphine Kirouack, de Montmagny............	50 00
M. Georges Tanguay, de Saint-Gervais...............	45 00
Dame veuve François Lapointe, de Québec..........	50 00
Mlle Emérentienne Chatigny........................	59 00
W. Walston Blais, curé de Saint-Laurent, I.-O.......	225 00

Je passe sous silence les legs moins importants, de même que les dons des personnes vivantes, parmi lesquels je mentionnerai

cependant celui d'un inconnu qui, le 4 décembre 1896, fit la généreuse aumône de $900 00.

Les contributions totales des différents diocèses du Canada s'élèvent annuellement à $3,600.00. Les pays qui donnent le plus sont : 1° l'Allemagne, $240,000.00 ; 2° la France, $200,-000.00 ; 3° la Belgique, $80,000.00 ; 4° les Etats-Unis, $20,000.00.

Les recettes totales de l'année dernière ont été de $540,000.00 et la distribution s'en est faite aux dix-neuf principales congrégations religieuses qui se partagent le monde des missions. Il n'y a pas de plus belle œuvre que celle-là à enseigner aux enfants, de plus sainte à leur faire pratiquer. " Je voudrais, a écrit Sa Sainteté Léon XIII, que tous les enfants catholiques fussent membres de la Sainte-Enfance "

En travaillant dès leur bas âge à se sanctifier par la pratique de la plus belle des vertus, ils contribuent efficacement au salut des enfants infidèles, dont plus de 12 millions ont été baptisés et envoyés au ciel depuis l'établissement de la Sainte-Enfance.





MGR DE FORBIN-JANSON

FONDATEUR DE LA SAINTE-ENFANCE.

I

Ses premières années.—Ses missions en France, en Orient, aux Etats-Unis, au Canada.—Le calvaire de Belœil.—Retour en France. (1)

Le fondateur de la Sainte-Enfance n'est pas un inconnu pour le Canada. Il a séjourné parmi nous, prêché des retraites ecclésiastiques et paroissiales, il s'est dépensé, épuisé, dans l'exercice de l'apostolat le plus laborieux. La mémoire de

(1) Cette notice biographique est extraite de la Vie de Mgr de Nancy par le Père Philpin. Je ne fais que reproduire ce qui en a déjà été publié à Montréal en 1893, à part quelques changements et additions.

Mgr de Forbin-Janson sera éternelle ; mais il est juste de la célébrer, de la rappeler souvent aux Canadiens et surtout aux associés de la Sainte-Enfance.

Né à Paris en 1785, Charles-Auguste-Marie de Forbin-Janson eut pour père le vénérable marquis de Janson, lieutenant-général des armées du roi, et sa mère, issue des princes de Galéan, était une femme de vertus héroïques. Obligé de s'expatrier avec ses parents, pour se soustraire aux fureurs de la révolution française, il revint en France quand le calme fut rétabli, y fit sa première communion et reçut une éducation convenable à son rang. Admis à vingt et un ans comme auditeur au Conseil d'Etat, il pouvait s'élancer dans la voie des honneurs et se promettre une carrière brillante dans le monde. Mais docile à l'appel de la grâce, il quitta la maison paternelle et entra au Séminaire de Saint-Sulpice, où il fit de rapides progrès dans la science et la piété. C'est à Chambéry, dans l'année 1811, qu'il fut ordonné prêtre. Il resta quelque temps dans ce diocèse en qualité de vicaire général et de supérieur de séminaire.

Témoin attristé des ruines que la révolution avait amoncelées autour d'elle, et surtout des maux qu'elle avait faits à la religion, de concert avec le jeune de Mazenod, plus tard évêque de Marseille, il résolut de travailler, de la manière la plus efficace, à la regénération de son pays. Pendant que le premier jetait les fondements de la Société des Oblats de Marie Immaculée, lui, avec le célèbre Abbé Rauzan, donnait naissance à la Société des Missionnaires de France, si renommés au commencement de ce siècle. A la tête de cette phalange puissante, l'abbé de Forbin-Janson entreprit des missions dans la plupart des principales villes : à Beauvais, à Poitiers, à Tours, à Bordeaux, à Marseille, à Toulon, à Cavaillon, à

Reims. La Capitale elle-même eut son tour : Sainc-Etienne du Mont, St-Nicolas du Chardonnet, Saint-Roch, Bonne-Nouvelle, entendirent successivement les voix éloquentes des missionnaires.

Ce fut au milieu de ces prédications apostoliques et de leurs brillants succès, que le gouvernement vint chercher l'abbé Forbin Janson pour le placer sur le siège de Nancy, auquel avait été rattaché celui de Toul. Il venait de faire un voyage en Orient, où il avait prêché plusieurs missions en français et en italien, de relever, à son retour, les ruines du Mont-Valérien et de prendre possession du Panthéon, à Paris, quand la nouvelle de sa nomination lui parvint. Après avoir été sacré au Mont-Valérien même par le p ince de Croy, archevêque de Rouen, assisté de Mgr de Chevérus, ancien évêque de Boston, et de Mgr Purcell, évêque de Cincinnati, il fit son entrée dans son diocèse, dans les premiers jours de juillet 1824, au milieu de l'allégresse universelle. Les espérances que le nouvel Evêque avait fait concevoir, ne furent pas trompées. Visites pastorales, missions dans les villes et dans les campagnes, retraites du clergé, etc., tout fut employé pour faire refleurir la religion.

Il y avait six ans que Mgr de Forbin-Janson gouvernait en paix son diocèse, s'occupant avec une ardeur infatigable de toutes les classes de la société, et particulièrement de la jeunesse et des pauvres, quand éclata la révolution de 1830. Ce fut le commencement des troubles. Le sachant peu favorable à sa cause, le gouvernement ne cessa sous main de lui susciter des embarras. Pour prévenir des conflits et éviter des éclats toujours fâcheux, Mgr de Nancy crut prudent de s'éloigner momentanément de son troupeau. Mais afin qu'aucune œuvre ne souffrît de son éloignement, il eut soin de se faire donner un coadjuteur. Le premier fut Mgr Donnet, depuis archevêque

de Bordeaux et Cardinal ; le second fut Mgr Menjaud, appelé par la suite à l'archevêché de Bourges. En même temps, par ses lettres pastorales et par ses mandements, il trouvait moyen, tantôt à l'occasion d'une ordination, tantôt à l'occasion d'une retraite pastorale, de maintenir le bien dans son diocèse. Le reste de son temps, il l'abandonnait à ses collègues dans l'épiscopat. Appelé de toutes parts à donner, soit des missions, soit des retraites pastorales, ou à faire des ordinations, il ne savait ce que c'était que de refuser. Aujourd'hui il était à Trèves, demain à Fribourg, une autre fois à Paris. Alors aussi il fit plusieurs voyage à Rome, afin de s'inspirer des sages conseils du Souverain Pontife.

C'est dans ces circonstances, qu'attiré par l'éclat de sa renommée, plusieurs prélats américains firent la connaissance de l'évêque missionnaire, entre autres Mgr Flaget, évêque de Bardstown, Mgr Purcell, dont il a été parlé, et Mgr Turgeon, coadjuteur de l'Evêque de Québec. Mgr Bourget, Evêque de Montréal, le vit aussi plusieurs fois, soit à Paris, soit à Rome, où il venait de prêcher le carême à St Louis des Français. Témoins du grand bien qu'il opérait partout, tous le pressaient vivement de passer en Amérique, l'assurant que là, sur ce vaste théâtre, il ferait un plus grand bien encore. Mgr de Nancy hésitait toujours. Il lui en coûtait d'entreprendre un si long voyage, mais surtout de s'éloigner de son diocèse. Il ne fallut rien moins que l'intervention du Pape pour le déterminer à accéder aux désirs des évêques. Alors il donna sa parole, et fit ses préparatifs de départ, après s'être assuré de la coopération de quelques missionnaires de France.

Ce fut en octobre 1839, après une traversée qui ne fut pas sans profit pour les passagers, que le vaillant évêque de Nancy arriva à New-York.

L'évêque de cette populeuse cité était alors Mgr Dubois, chargé d'années et plus encore de mérites. Il avait pour coadjuteur Mgr Hughes, prélat de la plus grande distinction, qui devait jeter tant d'éclat sur l'Eglise américaine. Mgr de Forbin-Janson prit le temps de faire connaissance avec les catholiques d'origine française qui étaient à New-York, disséminés et comme perdus, et qui n'avaient point d'église à eux. Il les réunit dans l'église Saint-Pierre où pendant trois jours il les tint sous le charme de sa parole. C'est à la suite de ces pieux exercices, qu'il les engagea fortement à se bâtir une église et à se cotiser dans ce but, leur promettant de leur donner une forte somme à cette même fin.

Il alla exercer ensuite son zèle parmi les catholiques de Philadelphie et ceux de Saint-Louis, et dans cette dernière ville, alors encore si française et appelée la Rome de l'Amérique, il donna les exercices d'une retraite à chacune des communautés religieuses. Il continua ensuite sa route pour la Nouvelle-Orléans où il avait promis de prêcher l'Avent Mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut mandé à Mobile pour des affaires importantes et ne put être de retour que le lendemain de Noël, ayant laissé le R. P. Back, l'un de ses compagnons, pour prêcher à sa place. Quant à lui, il donna à son tour des retraites à toutes les communautés de la ville, au clergé, puis ouvrit la grande mission de 1840 dont on se souvient encore à la Nouvelle-Orléans. De là, l'évêque de Nancy se rendit à Baltimore pour assister au IVème concile provincial. Il alla ensuite évangéliser les tribus sauvages du diocèse de Dubuque, passa par Cincinnati et arriva à Québec au mois d'août 1840.

MISSION DE QUÉBEC

Depuis près d'un an, le nom de Mgr de Forbin-Janson était dans toutes les bouches au Canada. Quand donc viendra-t-il, se demandait-on de toutes parts ? Enfin, on annonce qu'il arrive. A cette nouvelle, toute la population de Québec tressaille de joie, et se porte à sa rencontre, ayant à sa tête l'élite de la société. On lui fait cortège jusqu'au palais épiscopal. L'évêque de Québec était alors Mgr J. Signay, qui connaissait le prélat de réputation ; il avait pour coadjuteur Mgr Turgeon, qui avait eu occasion de le voir plusieurs fois à Paris et à Rome. Tous les deux se félicitaient de posséder enfin le primat de Lorraine dans la vieille cité de Champlain.

Pour Mgr de Nancy, il était à peine arrivé à Québec, que déjà il se mettait à l'ouvrage. Comme le temps de commencer la mission n'était pas encore venu, mettant à profit les quelques semaines qui restaient, il consacrait les prémices de son ministère aux communautés religieuses. Immédiatement après, il se rencontrait avec le clergé de Québec. A la vue de ces prêtres si nombreux et si vénérables, l'évêque ne put se défendre d'un sentiment d'admiration. Il lui semblait qu'il se retrouvait au milieu du clergé français. De leur côté, ces estimables curés ne pouvaient se lasser de voir et d'entendre le grand évêque ; ils ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, à leur tour, de son zèle, de sa science, ou de ses manières si nobles et si dignes. Tous étaient enchantés.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme. Aussi, quand s'ouvrit la mission depuis si longtemps annoncée, la Cathédrale se trouva tellement remplie, qu'un nombre infini de personnes ne put y pénétrer. Toute la population de

Québec, et même une partie de celle des paroisses environnantes, s'y étaient rendues. Pour donner satisfaction à tout le monde, il fallut multiplier les exercices ; il y eut les sermons du matin, précédés d'une méditation, et les conférences du soir. Ces dernières furent exclusivement réservées aux hommes et aux jeunes gens. Les classes élevées : les juges, les avocats, les hommes du haut commerce, étaient les premiers à y prendre place. Ayant remarqué que les protestants venaient, aussi bien que les catholiques, assister à ces conférences, l'évêque modifia quelque peu son plan d'instruction. Tout en traitant des grandes vérités de la religion, ce qu'il faisait avec une éloquence parfois terrifiante, il s'attacha à démontrer quelques points de dogme plus souvent contestés, et à réfuter les objections qu'on y opposait. Il s'acquittait de cette partie de son programme avec une telle lucidité d'exposition, et une telle force d'argumentation, que la vérité brillait à tous les yeux et ramenait au sein de l'Eglise nombre de dissidents. Bientôt le nombre des confessions devint si grand, qu'il fallut appeler des auxiliaires. Pendant trois semaines que dura la mission, plus de trente prêtres se tinrent constamment à la disposition des fidèles ; de là ces centaines de communions qui avaient lieu chaque jour. Ces pieux exercices, trop courts au gré d'une population toujours avide d'entendre la parole de Dieu, se terminèrent comme toujours par d'imposantes cérémonies : la Rénovation des promesses du Baptême, l'Amende honorable à Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Consécration à la Sainte Vierge. Il y eut aussi des affiliations nombreuses à la Société de Tempérance et à la Congrégation des hommes.

Encore tout ému du beau spectacle qu'il avait eu sous les yeux, l'Evêque fait ainsi part à son Coadjuteur des consolations qu'il avait éprouvées.

" C'est au Canada qu'il faut venir pour voir des prodiges de grâce. Pendant trois semaines qu'a duré la mission, de quatre à six mille hommes ont été fidèles au rendez-vous du soir. Les ouvriers sacrifiaient une partie de la journée, soit pour entendre les instructions, soit pour garder leur place auprès des trente-huit confessionnaux improvisés et assiégés jour et nuit. Vraiment, nulle part ailleurs je n'ai encore trouvé un peuple de foi comme ce peuple qui habite les bords du Saint-Laurent."

Deux jours après, l'Evêque devait être témoin du même spectacle. Une autre mission, qui était comme le corollaire de la première, l'attendait : c'était celle de Trois-Rivières. Elle vint immédiatement après celle de Québec. Ce fut le même empressement, la même assiduité. Comme à Québec, l'élite de la société était au premier rang. Parlant de cette nouvelle mission, l'Evêque écrit à son Coadjuteur :

"Quand tout le monde est entassé dans l'Eglise, on voit encore de huit à douze cents fidèles qui assiègent les portes, et qui montent sur des tas de neige par pelotons de soixante ou quatre-vingt personnes pour atteindre le niveau des fenêtres, et de là entendre les instructions qui se font à l'intérieur, et cela par un froid capable de figer le sang dans les veines. Tout le barreau de Trois-Rivières : avocats, magistrats, notables, était là donnant l'exemple. A la fin, on m'a remis des adresses sur parchemin de vingt-cinq pieds de long, couvertes de trois à quatre mille signatures. Comment ne pas aimer de tels chrétiens ?"

Beaucoup de personnes n'ayant pu, faute de place, prendre part à cette mission, l'Evêque allait en ouvrir une deuxième, quand des sollicitations pressantes de se rendre à Montréal lui arrivèrent, et l'obligèrent à remettre ces nouveaux exercices à plus tard.

MISSION DE MONTRÉAL

Grande avait été la jubilation des catholiques de Québec à l'arrivée de l'Evêque missionnaire ; plus grande peut-être fut celle des catholiques de Montréal. Ce qui venait de se passer à Québec et à Trois-Rivières ajoutait encore à la réputation du prédicateur. Tous avaient hâte de le voir et de l'entendre.

Ce fut le 7 décembre que l'Evêque de Nancy fit son entrée à Montréal. " Dans deux jours, écrivait-il de Trois-Rivières à son Coadjuteur, nous serons à Montréal, heureux s'il nous reste un peu de voix pour nous faire entendre des dix à douze mille auditeurs qui, nous dit-on, peuvent prendre place dans la vaste Eglise de Montréal, plus que doublée par les deux étages de tribunes qui en enveloppent les trois côtés, et dont les bancs s'échelonnent en amphithéâtre sur cinq ou six mètres de profondeur." Voici comment, de son côté, l'auteur de sa vie raconte son arrivée : " Il était six heures, lorsqu'on aborda au port de Montréal. En cette saison de l'année, l'abordage est difficile à cause de l'encombrement des glaces. Les bateliers, ayant dû relâcher assez loin du rivage, s'occupaient à tranporter les malles, quand, pendant qu'on allait commander des voitures, l'intrépide prélat, croyant pouvoir se rendre seul au quai, s'avança sur la glace. Tout à coup cette glace s'effondre sous ses pieds. Or, jeter son manteau, atteindre un glaçon flottant, saisir le câble d'un radeau voisin, fut pour l'habile nageur l'affaire d'un moment. L'accident n'eut pas de suites plus fâcheuses. La popularité même de l'Evêque ne fit que s'en accroître. On admirait sa présence d'esprit, son courage et plus encore la protection visible du ciel." Aussi, ce fut au milieu de l'enthousiasme général que l'Evêque de Nancy fut reçu. La

Lettre pastorale que Mgr Bourget, alors Evêque de Montréal, avait publiée à cette occasion, n'avait pas peu contribué à l'exciter.

Les circonstances étaient donc on ne peut plus favorables pour la mission. Elle s'ouvrit le 13 décembre, presque incontinent après celles de Terrebonne et du Lac des Deux-Montagnes, et dura quarante jours. Tout concourait à en assurer le succès : et la multiplicité des exercices, et le talent du prédicateur et la pompe des cérémonies. Les exercices eurent lieu deux fois par jour, le matin à 7 h., et le soir à 5 h. Mgr de Nancy se réserva les sermons du soir, et laissa ceux du matin à M. de Charbonnel dont l'éloquence était justement appréciée. Le futur Evêque de Toronto prit pour sujet de ses instructions *les Commandements de Dieu et les Sacrements ;* de l'aveu de tous, il se surpassa en cette circonstance par la précision et la sûreté de sa doctrine. Mgr de Nancy, suivant sa coutume, aborda les grandes vérités de la religion. Ses sermons sur *le salut, le péché, la mort, le jugement* firent la plus vive impression ; ceux sur *l'impureté, l'intempérance, le délai de la conversion et l'enfer* portèrent le dernier coup. Toutes ces instructions étaient entremêlées de cérémonies inusitées, qui leur donnaient une nouvelle force. Ce fut d'abord *l'Amende honorable* à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour les péchés commis et l'abus des grâces. Vint ensuite *la Rénovocation des promesses du Baptême,* suivie de *la profession de foi,* en présence d'un clergé nombreux et au milieu de pompes inaccoutumées. Quelques âmes résistant encore à la grâce, les cloches qui avaient annoncé le commencement de la mission, fûrent chargées de sonner chaque soir l'*agonie du pécheur,* et d'inviter les familles à prier pour les endurcis. Ce que les sermons n'avaient pu faire, ces sons lugubres le firent : les conversions, les retours à Dieu se multiplièrent.

L'Evêque était au comble de la joie, et la population la partageait. Si vaste que fût l'Eglise de Notre-Dame, elle se trouva souvent trop petite pour contenir la foule qui voulait prendre part aux exercices. Comme à Québec, toute la population de la ville et une partie de celle des paroisses voisines, y accouraient. Une heure à l'avance, toutes les places étaient occupées. Les protestants eux-mêmes ne furent pas les moins empressés à venir entendre l'illustre prédicateur. Jusqu'au Gouverneur qui voulut assister aux instructions. Si nombreux que fussent les confesseurs de la paroisse, il fallut leur en adjoindre d'autres. Aucune classe de la société ne fut alors oubliée : les catholiques irlandais eurent leurs exercices à part ; jusqu'aux prisonniers qui furent évangélisés par l'infatigable Evêque. C'est alors qu'à la suite de réunions particulières, d'abord pour les hommes, et ensuite pour les femmes, eut lieu la cérémonie si touchante de la *Consécration à la Sainte Vierge* qui fut, comme le couronnement de cette longue suite d'exercices.

Faisant part quelques mois plus tard à l'Evêque de Québec des impressions qu'avait laissées au fond de son cœur cette célèbre mission, le prélat disait: "Non certes, je n'ai pas oublié ces chers Canadiens *au cœur d'or et aux cloches d'argent.* A New-York comme à Paris, à Paris comme à Rome, je ne cesserai de dire que je ne pense pas qu'il y ait au monde une population aussi catholique, où la foi se soit mieux conservée, et où l'on mette mieux en pratique les vertus chrétiennes. Interrogé ces jours, lequel de tous les pays que j'ai évangélisés, je trouvais préférable, où j'aimerais mieux vivre, et où j'ai reçu le plus de consolations, je n'ai pas hésité à répondre : *le Canada* ; car je crois que c'est là que Jésus-Christ, mon maître, est le mieux servi et le plus aimé."

D'autre part, vivement touché des bontés du Clergé à

son égard et des marques de déférence des protestants, il écrivait à son Coadjuteur : " Je ne saurais vous exprimer toutes les marques d'affection que j'ai reçues et que je reçois chaque jour, tant de la population, que du Clergé. La plupart des protestants eux-mêmes me donnent des marques d'un profond respect, vaincus dans leurs préjugés par le désir de m'entendre ; ceux-là mêmes qui ne savent pas assez le français pour me comprendre veulent *me voir prêcher.* L'attention de ces foules immenses ne se lasse point ; j'en suis le premier surpris. Ce n'est pas, au reste, le seul sujet de mon étonnement et de ma reconnaissance envers le Seigneur ; car tant de sermons, tant de professions, tant d'abjurations, tant de Baptêmes d'adultes, exigent une dépense de forces et de poitrine à laquelle je ne sais comment j'ai pu résister jusqu'à présent."

Si l'empressement, l'assiduité, la docilité des catholiques de Montréal, pendant toute la durée de cette mission, avaient fait une vive impression sur l'esprit de l'Evêque de Nancy, l'impression que fit sur eux ce grand Evêque aux paroles de feu, au zèle infatigable, ne fut pas moins profonde. Il faut lire les journaux de cette époque, pour s'en faire une idée. Toute une série d'écrits fut alors publiée pour relater les diverses phases de cette mission.

" C'est un fait, lisons-nous dans l'un de ces compte-rendus, que, pendant ces six semaines de prédications, plus de 17,000 personnes ont participé au banquet eucharistique, et que pas moins de 1,200 ont reçu le sacrement de Confirmation. Jamais encore on n'avait vu à Notre-Dame une pareille affluence de monde, affluence qui se renouvelait sans cesse. Il faut dire aussi que jamais peut être Montréal n'avait possédé un prédicateur comparable à Mgr de Nancy. Rien donc d'étonnant qu'on le célèbre en prose et en vers. Les souvenirs qu'il laisse

parmi nous, comme partout où il a passé, sont de ceux qui ne s'effacent jamais. Ceux surtout qu'il a réconciliés avec Dieu, et ils sont légion, ne sauraient l'oublier. A la fin de ces mémorables exercices, M. Mondelec, écr, avocat, a présenté à l'illustre prélat, au nom des citoyens de cette ville, une adresse de remerciements des mieux sentis. Après lui, montant en chaire, et se faisant l'interprête du nombreux Clergé qui se pressait dans le Sanctuaire, M. Quiblier, Supérieur du Séminaire, l'a remercié, à son tour, en termes on ne peut plus délicats. La réponse de l'Evêque, qui a été comme le sermon de clôture, a été de tous points admirable. On sentait que c'était le cœur d'un père qui parlait. Aussi, bien des larmes ont coulé à la pensée qu'on n'entendrait plus cette voix éloquente, et qu'on ne verrait plus ce visage ami. L'Evêque est descendu de chaire en nous donnant à tous *rendez-vous au ciel.*"

La preuve qu'il n'y a là rien d'exagéré, c'est qu'après plus de quarante ans, ceux qui prirent part à ces grandes assises de la religion, et qui vivent encore, aiment à se rappeler les instructions si fortifiantes de cette mission, les conversions nombreuses qui eurent lieu et les magnifiques cérémonies qui la terminèrent, et en particulier celle de l'installation des nouveaux Chanoines de la Cathédrale, suivie aussi des remerciements chaleureux de Mgr Bourget au prédicateur qui avait fait tant de bien à sa ville épiscopale, et celle enfin de la clôture de la mission, le soir, à Notre-Dame.

Mais l'Evêque de Nancy n'était pas homme à se reposer. Il avait à peine fait la clôture de cette mission inoubliable, qu'il en recommençait une autre à Sainte-Scholastique, à laquelle prirent part les paroisses de Saint-Benoit, Saint-Eustache, Saint-Hermas, Saint-Augustin, Saint-Jérôme, etc : plus de sept mille personnes. Après, il prêchait la retraite pastorale et celle

du collège de Montréal, puis reprenait la route des Etats-Unis pour y terminer des œuvres commencées.

C'est ainsi qu'il prêcha de nouveau à New-York où il décida les catholiques de langue française à se bâtir une église, souscrivant lui-même la somme de $500.00. L'évêque visita aussi Philadelphie, Baltimore, Troy, Albany, Plattsburg, Burlington et Whitehall, multipliant partout les efforts de son zèle apostolique.

" Je me porte, vaille que vaille, écrivait-il à un ami, je suis usé, mais je vais mon train. D'ici à deux mois, j'aurai prêché deux cent cinquante à trois cents fois, sans compter les retraites pastorales."

De fait, l'évêque n'était pas encore au terme de ses prédications et le couronnement devait s'en faire au Canada. C'est là que de toutes parts on le rappelait. Et l'évêque de Québec et l'évêque de Montréal faisaient instance.

Voici le programme dressé par les Evêques eux-mêmes, et accepté par l'intrépide prédicateur ; il embrasse presque toutes les grandes paroisses. Du 9 juin jusqu'à la fin du mois, mission à l'Acadie, à Chambly, à Sorel, ainsi qu'aux sept paroisses environnantes : Sainte-Marie du Monnoir, Saint-Damase, Saint-Jean, Châteauguay, etc. Du 2 juillet au 23, mission à Vaudreuil, à Saint-Polycarpe, à Rigaud, à Saint-André, à Saint-François-Régis ; 26 juillet, mission à Varennes, puis à la Rivière-du-Loup, à Maskinongé, à Sainte-Marie de la Beauce, à Saint-Joseph, à Saint-François, à Saint-Georges, à Saint-Gervais, etc. Toutes ces missions furent inaugurées par celle de Saint-Athanase, et ne furent interrompues que par la procession de la Fête Dieu, 13 juin, et par l'office pontifical à la Cathédrale, 25 juillet. Chacune devait durer dix jours ; mais, pour n'en omettre aucune, l'Évêque s'adjoignit vingt

prêtres qui alternaient avec lui, et se chargeaient des confessions.

Comment se faisaient ces missions ? A peu près de la même manière. Dès que l'Evêque était annoncé, tout se mettait en branle. A l'aide de branches d'arbres les chemins étaient transformés en avenues, et des centaines de cavaliers venaient au-devant du Pontife pour lui faire escorte. Çà et là, il y avait aussi des arcs de triomphe, avec des inscriptions comme celle ci : *Vive Monseigneur de Nancy ! Vive la religion !* Alors commençaient les prédications. Si, une fois les fidèles arrivés au nombre de huit ou dix mille, l'Eglise se trouvait trop petite pour les contenir, les exercices se faisaient en plein air. Après les confessions, les communions, venaient les grandes cérémonies : la Rénovation des promesses du Baptême, la plantation d'une croix pour perpétuer le souvenir de la mission. C'est alors que les yeux se remplissaient de larmes et que de milliers de poitrines s'élançaient vers le ciel ces protestations d'amour : *Vive Jésus, vive sa Croix ! A Jésus pour toujours ! Le Canada à Jésus toujours ! Au ciel par la Croix !* Impossible de compter les retours à Dieu, les conversions sincères, les réconciliations, qui avaient lieu pendant ces saints jours ; c'est par centaines qu'ils se chiffrent. Les malades eux mêmes n'étaient pas oubliés. Non content de faire réciter pour eux et pour les pécheurs 5 Pater et 5 Ave après chaque exercice, de dire la messe pour eux, l'Evêque les visitait encore. Le plus souvent ils venaient d'eux-mêmes et entouraient le prélat par groupes de 30, 40, 50. Ils ne recevaient pas en vain sa bénédiction : plusieurs s'en retournaient guéris. C'est ce qui s'est vu en particulier à Sorel pour une jeune fille atteinte de cécité et pour un enfant perclus de l'usage de ses jambes. Est-il étonnant

après cela que ces missions aient laissé dans toutes ces paroisses un souvenir ineffaçable ?

Tant de travaux, et surtout ces prédications en plein air, avaient épuisé les forces de l'Evêque et ruiné sa santé. Lui-même l'avoue dans une lettre à son Coadjuteur, après une deuxième mission qu'il venait de donner à Trois-Rivières.

"Les prédications en plein air m'ont ruiné le tempérament ; une toux opiniâtre et une fonte de cerveau achèvent de m'abattre. Quelquefois il me vient à la pensée que je ne résisterai pas à cette maladie d'épuisement, et qu'on n'enverra de moi à Nancy que mon pauvre cœur. Ce qui me soutient et m'encourage, c'est le spectacle que j'ai constamment sous les yeux : de dix à douze mille chrétiens tout à Dieu, et jurant de lui rester fidèles."

Voyant la santé du prélat si ébranlée, les Evêques jugèrent prudent de lui conseiller de s'arrêter, et de prendre du repos. On lui proposa de faire un petit voyage dans les provinces d'en bas. C'est ce qu'il fit. Mais incapable de se reposer quand il y avait quelque bien à faire, l'Evêque de Nancy ne put voir les bons Acadiens qui le recevaient comme un père et qui ne voulaient plus se séparer de lui, sans leur adresser la parole, les féliciter d'avoir conservé avec leur foi la simplicité des mœurs, et les encourager à persévérer dans cette voie. C'est qu'il fit notamment à Halifax et à Pictou. Il avait parcouru le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Ile du Prince-Edouard, répandant ainsi partout des paroles de consolation et d'encouragement. Il eût voulu prolonger plus longtemps son séjour parmi ces bonnes populations, mais il était rappelé à Québec pour donner la retraite pastorale.

Ce fut après cette retraite, que, de retour à Montréal, pour terminer tous ses travaux apostoliques au Canada, Mgr de

Forbin-Janson s'occupa de l'érection du célèbre Calvaire du Mont Saint-Hilaire. Déjà il en avait donné les plans et tracé les grandes lignes, il y avait plus d'un an.

"J'ai donné pour base à cette croix, écrivait-il quelques mois auparavant à son coadjuteur, le pic le plus élevé du Canada. Cette croix de cent pieds de haut, sera revêtue de métal, afin de briller au loin et de se faire adorer à vingt lieues à la ronde. Outre la croix colossale, nous aurons les treize autres stations. Le piédestal formera une chapelle avec sacristie, et l'on montera dans l'intérieur comme dans la colonne Vendôme. Il est sûr que du haut de ce tertre qui domine de 12 à 1500 pieds les plaines les plus populeuses du Canada, cette croix, vue de Montréal, de Trois-Rivières, et de plus de trente lieues sur le Saint-Laurent et le Richelieu, ne sera que la juste et noble expression des sentiments de plus de 60 ou 70 paroisses régénérées par nos retraites de l'année."

Tout étant prêt, on procéda à la cérémonie. Elle eut lieu le 6 Octobre. Tous les Evêques, plus de 100 prêtres et 24 paroisses s'y trouvaient. Après une chaleureuse allocution, du haut d'une barque, sur les immortels enseignements de la croix, sa puissance et sa gloire, l'Evêque donna le signal d'avancer. Aussitôt toute cette multitude qu'on porte à près de trente mille personnes, s'ébranle bannière en tête et en chantant des cantiques. On s'arrête à chaque station, où a lieu une nouvelle allocution. Arrivé au plateau où tous les regards se tournent vers la croix monumentale assujettie par de puissantes chaînes, et où tous mettent genou en terre une dernière fois, l'Evêque prend de nouveau la parole. Cette fois, c'est pour remercier le Sauveur Jésus des grâces qu'il a accordées à son peuple, et lui jurer un éternel amour. A ce moment, moment solennel comme on en trouve rarement dans la vie des peuples, les larmes

coulent de tous les yeux. Le prédicateur lui-même ne peut maîtriser son émotion. Il achève son discours en versant des larmes d'attendrissement. Il était trois heures. Alors, pour clore cette cérémonie inoubliable, il entonne le *Te Deum*, que toute cette multitude poursuit avec des sentiments inexprimables de joie et de bonheur.

Mgr de Nancy prêcha encore dans quelques autres paroisses du diocèse de Montréal et retourna aux Etats-Unis pour s'embarquer dans les premiers jours de décembre 1841 et retourner en Europe. Après avoir touché à Paris, il se rendit à Rome pour rendre compte de sa mission d'Amérique, et il reçut du Saint-Père, les plus vives félicitations et les plus grands éloges. (1)

II

Fondation de la Sainte-Enfance à Paris.—Visite à Mademoiselle Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi.—Voyages en Angleterre et en Belgique.—Mgr Pecci et la Sainte-Enfance. — Règlements. — Mort de l'Evêque de Nancy.

En quittant l'Amérique, l'Evêque de Nancy emportait le germe de la maladie de poitrine qui, trois ou quatre ans plus tard, devait le conduire au tombeau. Ses travaux aux Etats-Unis, mais surtout ses prédications en plein air au Canada, avaient, on l'a vu, triomphé de sa robuste constitution. Aussi, rien d'étonnant si la Sainte-Enfance, son œuvre dernière, a été accueillie avec enthousiasme sur le sol américain, par les Pasteurs

(1) Voici les quelques lignes que le nouveau Dictionnaire de Larousse consacre aux missions de Mgr de Forbin-Janson en Amérique : " Il partit pour le Canada. Après avoir évangélisé avec succès *les tribus nomades*, il revint en France et organisa l'Œuvre de la Sainte-Enfance." Et c'est tout ! L'auteur de l'article en sait long sur le Canada et sur ses habitants ! mais il ne faut pas s'étonner de cela. Un français instruit m'a bien demandé un jour si le Canada était dans le Sénegal. Certes il y a grand progrès depuis quelques années, mais il ne faut pas se faire illusion : aux yeux d'un grand nombre de nos parents de là-bas et durant bien longtemps encore nous passerons pour des Sauvages.

par les Institutions et par les fidèles, et si elle s'y est propagée avec célérité. Ici, comme partout, les bons catholiques ont la mémoire du cœur.

Sans se douter qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, le vaillant Evêque, dès son arrivée à Paris, après son voyage de Rome dont il a été parlé, s'était remis à l'ouvrage ; mais, cette fois, c'était pour s'occuper des missions lointaines, et surtout du rachat des enfants abandonnés dans les pays infidèles. "Ce saint Evêque, dit Madame Laura DeLisle, directrice de la Sainte-Enfance en Angleterre depuis plus de quarante ans, n'a que deux sujets de conversation : *la Sainte-Enfance et ses Canadiens.*" Depuis combien de temps Mgr de Forbin-Janson nourrissait-il ces pensées dans son cœur ?—C'est ce qu'il est assez difficile de dire. Sans doute, même avant qu'il fût Evêque, la lecture des lettres des Missionnaires avait fait la plus vive impression sur cette âme dévorée de zèle. Plus tard, les ingénieuses industries de l'un de ses prêtres, M. Moye, qui, pour leur venir en aide, avait transformé toutes les jeunes filles de sa paroisse en autant d'apôtres, et qui ensuite s'était fait missionnaire lui-même, avaient surtout attiré son attention et tourné de ce côté ses ardeurs. Mais de là à la fondation de la Sainte-Enfance, il y avait loin encore. Reportant souvent ses regards vers l'Asie, il voyait bien là des milliers d'enfants abandonnés de leurs parents, et exposés à la mort du temps et de l'éternité ; mais son esprit, tout inventif qu'il fût, ne trouvait pas jour encore pour les secourir. Ce n'est qu'après une deuxième entrevue, à Lyon, avec Mlle Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi, que ses pensées s'éclaircissent, et que ses plans se dessinent. Tout, alors, devient lumineux dans son esprit.

A cette époque, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ce

grand arbre qui devait s'étendre à tous les pays catholiques et ombrager de ses rameaux bienfaisants toutes les Missions de la terre, n'existait encore que depuis dix ans, et n'avait pas reçu tous ses développements. Comment, et à quelle occasion s'était formée cette Association, faible d'abord mais bientôt puissante ? C'est ce qui est peu connu, même aujourd'hui. C'est à l'Amérique, et non à l'Asie ou à l'Afrique, que l'on doit cette prodigieuse création de l'Eglise, la merveille du XIXe siècle. De pauvres Missionnaires de l'Indiana étaient venus à Lyon. Ils tâchaient d'intéresser à leur œuvre les catholiques de cette ville; mais, comme ceux à qui ils s'adressaient étaient peu fortunés, la contribution était faible. Afin de l'augmenter, ceux-ci font appel à la charité de leurs parents et de leurs amis ; et, pour ne pas leur être à charge, il est convenu qu'on ne leur demandera qu'une légère souscription chaque mois. Mlle Jaricot est à la tête de ce mouvement de charité. Ce moyen si simple de secourir les Missionnaires est goûté. Il se propage, et bientôt il s'étend à toute la France, et de la France à toute l'Europe. Alors, les ressources devenant plus abondantes, il est décidé qu'on en fera bénéficier toutes les Missions, en commençant par les plus nécessiteuses. C'est ainsi que s'est formée et developpée l'Œuvre de la Propagation de la Foi. En se concertant donc avec Mlle Jaricot pour trouver le moyen de sauver l'enfance abandonnée, Mgr de Forbin-Janson ne pouvait mieux s'adresser. Il est résolu que, pour ne pas nuire à la première Œuvre, on s'adresserait plus particulièrement aux enfants, et que, pour avoir plus sûrement leur concours, on ne leur demanderait que douze sous par année. Mlle Jaricot est la première à les donner. C'en est fait : la Sainte-Enfance existe. Son but est défini, et ses moyens d'action sont trouvés. Les enfants abandonnés, mais seulement les enfants *abandonnés*, n'importe sur quelle

plage, seront l'objet de son zèle, et tous les enfants catholiques seront conviés à faire partie de cette armée de sauveurs.

De retour à Paris, Mgr de Nancy avait hâte de commencer sa propagande, mais il lui fallait aller à Londres pour plaider la cause des canadiens condamnés à la déportation à la suite des troubles de 1837. Ce qu'il fit avec zèle et succès. Mais il n'oubliait pas la Sainte-Enfance, dont il jeta tout de suite en Angleterre les premières semences. "Pendant les trois jours que nous avons eu le bonheur de le posséder au milieu de nous, dit Madame Laura De Lisle, il ne cessa de nous parler de ses plans pour la Sainte-Enfance, de nous en montrer la nécessité et les résultats incalculables. Profitant de la réunion des prêtres qui étaient venus pour le sacre du Dr Wilson, nouvel évêque d'Hobert-Town, en Birmanie, il leur fit connaître également le but et les moyens de son œuvre, et cela avec tant de conviction, qu'il les gagna tous à sa cause."

A peine revenu à Paris, l'évêque se met en devoir de réaliser ses plans et de donner une forme définitive à la nouvelle association. Il nomme un bureau central composé d'hommes choisis dans l'Eglise et dans l'Etat, il dresse des règlements, prépare des prospectus et rédige des circulaires.

Afin d'honorer les douze premières années de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est statué que chaque série se composera de douze membres, et que l'un d'eux en sera le chef; qu'à la tête des chefs de série, il y aura, autant que possible, un directeur local, et qu'à la tête des directeurs particuliers eux-mêmes il y aura un directeur diocésain. La souscription des associés sera de 12 sous par an, avec la récitation d'un *Ave Maria* chaque jour ; pour grossir leur trésor, les associés pourront avoir, chaque année, une petite loterie, ou une fête de Sainte-Enfance. A chaque membre entrant dans l'œuvre, il

sera remis soit une médaille, soit une image de la Sainte-Enfance. De même, chaque chef dont la série sera complète, aura droit aux annales publiées plusieurs fois par an. Chaque mois, au siège de l'association, il sera dit deux messes, l'une pour les associés vivants, et l'autre pour les associés défunts. S'il y a des bienfaiteurs, leur nom sera inscrit sur un livre à part, et ils auront droit à des prières particulières. Tous les ans, en fin d'année, les directeurs diocésains enverront les fonds qui leur auront été remis, au comité central, lequel en fera la répartition entre les différentes missions, suivant les besoins qui leur auront été signalés par les chefs de missions. Telle est l'organisation que donne à son œuvre Mgr de Forbin-Janson, organisation si simple et si bien combinée, qu'elle est encore la même aujourd'hui.

Tout étant ainsi réglé, et les circulaires, traduites en différentes langues, ayant été envoyées à tous les évêques, Mgr de Nancy se met en campagne. Après avoir prêché à Paris dans plusieurs églises, et gagné à son œuvre des milliers de personnes, il se rend à Rouen. Dans cette capitale de la Normandie, l'évêque a encore plein succès. Des centaines de familles s'empressent de faire enrôler leurs enfants dans une œuvre qui ne peut que leur porter bonheur. De Rouen, l'évêque passe à Cambrai. Venu là, tout près de la Belgique, pour baptiser l'enfant de sa nièce, la duchesse de Beaufort, il profite de ce voisinage pour pousser une pointe dans cette contrée si foncièrement catholique. Ses prévisions ne sont pas trompées : toutes ses démarches sont couronnées de succès. Admis en audience par le roi et par la reine, il a le plaisir de voir son œuvre patronnée par leurs enfants, le duc de Brabant, le comte de Flandre et la princesse Marguerite, l'infortunée impératrice du Mexique. C'est à cette occasion, qu'ayant eu avec ces princes une seconde

entrevue à Ostende, il leur dit ces paroles mémorables : "Lorsque l'âge vous aura conduit au faîte des grandeurs, votre suprême consolation sera d'avoir fait le bonheur de vos semblables. Moi aussi j'ai goûté les honneurs ; j'ai porté l'épée, et c'est à Bruxelles même que je l'ai déposée pour embrasser une autre carrière et travailler à faire des heureux. Mon plaisir à présent est de me rappeler les efforts que j'ai faits pour y parvenir." Ces faits, portés à la connaissance de tous, lui rallièrent Liège, Tongres, Verviers, d'où la Sainte-Enfance se répandit bien vite en Hollande. Ce n'était là toutefois qu'un début. Le grand coup qui allait gagner à l'œuvre toute la Belgique, devait être porté à Malines où les évêques étaient pour se réunir à l'ocasion de la fête des *Saintes Hosties* percées par un juif. Les voies avaient été préparées à l'évêque par le Nonce apostolique, Mgr Pecci, aujourd'hui Léon XIII. Il avait écrit au Cardinal de Malines et à tous les autres évêques, leur recommandant fortement la nouvelle œuvre. "Il suffit de la connaître, leur disait-il, pour qu'elle inspire de l'intérêt. Je m'estime heureux de pouvoir contribuer à son développement, et de l'aider à atteindre le but si noble et si généreux qu'elle se propose." C'était plus qu'il n'en fallait auprès d'évêques si bien disposés en faveur de Mgr de Nancy. Il prêcha dans la grande Eglise de *Sainte-Gudule* en présence de plus de neuf mille personnes, et sa parole enflammée, brûlante, trouva écho dans tous les cœurs. Des comités se formèrent ; des dames du plus haut rang, les premières institutions du pays, se mirent à la tête. Toute la Belgique, y compris Louvain, Gand, Tournai, Ostende, etc., embrassait la Sainte-Enfance ; et depuis, ce dévouement n'a fait que s'accentuer chaque année.

Mais c'était de la France que l'œuvre était partie ; c'était de là qu'elle devait rayonner sur le monde. Mgr de Nancy se

hâte donc d'y rentrer. Après avoir pris une connaissance sommaire du terrain gagné à Paris depuis son départ, il se remet en voyage. Il parcourt successivement Arras, Amiens, Beauvais, Soissons, Laval, Cahors, Nîmes, Avignon, etc Partout il obtient de nouvelles et innombrables adhésions, grâce à sa parole et aussi aux recommandations des évêques, et surtout grâce au bon vouloir des pasteurs secondaires. Pas un qui, sous prétexte qu'il a d'autres œuvres, lui refuse son concours. Intimement convaincus que la Sainte-Enfance sera une bénédiction pour le pays et pour les enfants en particulier ; que, loin de nuire aux autres œuvres, elle ne fera que les stimuler, tous se mettent à la disposition de l'évêque, et le secondent de toutes leurs forces Encouragés par cet exemple, les maisons d'éducation, collèges, couvents, séminaires, écoles, font de même. Mgr de Nancy était au comble de la joie. A Soissons, Mgr de Simony, son vieil ami, l'attendait à la tête de son clergé, et le lendemain il l'introduisait dans sa cathédrale, où les enfants de toutes les paroisses de la ville avaient été réunis. Jamais fête ne fut plus belle. Laissant alors déborder son cœur, l'évêque s'était surpassé lui-même. Ainsi en fut-il dans les autres villes. Les enfants accouraient en foule avec leurs mères ; et celles-ci, touchées jusqu'aux larmes au récit de ce qui se passait dans les contrées infidèles, se hâtaient de faire inscrire leurs enfants dans la bienfaisante Société. " Faut-il s'étonner, dit à cette occasion un journal du temps, si la Sainte Enfance se propage avec tant de rapidité, et si elle est établie aujourd'hui dans la plupart des villes ? Elle est patronnée par un évêque à l'éloquence duquel on ne peut résister. Encore un peu, et la France entière l'aura adoptée."

Après une apparition de quelque jours à Paris, l'évêque continue sa tournée. Cette fois il se dirige vers Laval, où la

translation des reliques de Saint Iomède avait attiré quantité d'évêques et une foule immense. A la suite d'une allocution chaleureuse, il distribue et fait distribuer des prospectus, des médailles, et l'effet en est merveilleux. Quelques jours plus tard, il était à Cahors, et il n'obtenait pas moins de succès. Lorsque, pressé par le temps, il ne peut se rendre dans une ville où on le désire, il écrit et sa lettre vaut un sermon. C'est ainsi qu'à Toulon, le curé de Saint-Pierre, vivement impressionné par l'appel de l'évêque, enrôle plus de mille associés dans la nouvelle croisade. Presque dans le même temps, une lettre de son coadjuteur lui apprend que tout son diocèse avait embrassé l'œuvre : aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable.

Assuré de la coopération de la France et de celle de presque tous les pays catholiques, Mgr de Nancy reporte ses regards vers les missions et expose ses vues aux vicaires apostoliques. En même temps, il leur demande des renseignements qui pourraient lui être utiles.

Hélas ! Le saint fondateur de la plus touchante œuvre des temps modernes ne devait pas lire les réponses qui seraient faites à sa circulaire : il n'avait plus que quelques mois à vivre. Toutes ces réponses qui ne tarissent pas en louanges et en remerciements, s'accordent à dire que cette œuvre admirable de la Sainte-Enfance, inspirée par le ciel, *sauvera des millions d'enfants, et que par ces enfants les nations infidèles seront amenées à la connaissance de la vraie foi.* Obligé de suspendre ses courses par suite de son épuisement, l'évêque ne resta cependant pas oisif. De son lit de douleur où l'avait cloué la maladie qui devait l'emporter, il écrivait au Père Le Vasseur, supérieur des Pères de la Miséricorde, à Orléans: "Mon cher Le Vasseur, la bonne Sœur Guay qui se rend à Orléans, vous remettra notices et médailles de notre œuvre. Une fluxion de poitrine,

accompagnée de crachements de sang, m'empêche d'être en ce moment près de vous, comme je l'eusse désiré. J'espère cependant que notre œuvre ne perdra rien, et que vous saurez me suppléer auprès de Mgr Fayet et de votre nombreuse réunion de Dames. En prouvant que je n'ai pas mis en vain ma confiance en vous, vous verserez le baume sur ma pauvre poitrine. Il est sûr que vous lui ferez grand bien, et que, ce qui vaut mille fois mieux, vous ouvrirez la porte du ciel à des centaines et à des milliers d'âmes qui ne verraient jamais la face de Dieu, si vous ne vous intéressiez pas en leur faveur. L'œuvre marche à pas de géant. Outre 47 ou 48 Archevêques ou Evêques rançais, dont je me crois sûr ; outre les prélats de Belgique, de Hollande, de Bavière, de Suisse, d'Italie, de Savoie, nous avons encore l'adhésion de plusieurs Evêques d'Angleterre. Priez pour que je me rétablisse un peu. *Ch., Ev. de Nancy.*"

En même temps, toujours fécond en ressources et en inventions, dès qu'il s'agissait du rachat des enfants infidèles, l'Evêque, afin de gagner aux missions les sympathies de ses visiteurs, transformait ses vastes salons en musées, en chapelles et en salles de conférences. Là, on voyait exposées cangues, chaînes, avec d'autres instruments de supplice qui avaient servi aux martyrs : la corde avec laquelle Mgr Jacquard avait été étranglé ; le tapis sur lequel avait roulé la tête de M. Cornay ; les chaînes et les anneaux qui avaient lié M. Clet dans son cachot ; on y apercevait aussi des vêtements imbibés du sang de ces généreux confesseurs de la foi. Alors, de sa voix presque éteinte, l'Evêque rappelait l'héroïsme de ces intrépides missionnaires, et réfutait d'avance les prétextes qu'on pourrait invoquer pour ne pas leur venir en aide. Quand il ne pouvait plus parler, il appelait des amis à le faire à sa place : le Père de Ravignan, Mgr de la Bouillerie, le Père Petetot de l'Oratoire, etc., qui

tous, entrant dans ses vues, se faisaient un bonheur de le seconder.

Après plusieurs mois d'un affaissement complet, ayant éprouvé un mieux sensible au printemps de 1814, l'Evêque de Nancy se remit en campagne. Le 13 mars, il prêche à Saint-Roch devant une nombreuse assemblée de mères de famille. Le lendemain, il est à Chartres, et le dimanche suivant, il se fait entendre à la Cathédrale devant plus de sept mille personnes. Les efforts surhumains qu'il fit alors faillirent lui coûter la vie. Remis de son indisposition, il se rend à Béziers, puis à Montpellier, où, quoique exténué de fatigue et crachant quelque peu le sang, il ne laisse pas que de prêcher plusieurs fois. Dans cette dernière ville, apprenant qu'une foule considérable l'attendait à la Cathédrale, tout malade qu'il était, il n'hésite pas à monter en chaire. Il y avait près de deux heures qu'il prêchait, quand un flot de sang jaillit tout à coup de sa poitrine. Il fallut alors le transporter à la sacristie, et de là le conduire, à petites journées, chez le Marquis, son frère. Chemin faisant, l'Evêque s'arrêta à Aix, et cela toujours pour plaider la cause de ses petits protégés. Il lui tardait d'arriver à Marseille et de revoir là son intime ami, Mgr de Mazenod. Quand il y arriva, il n'en pouvait plus. Toutefois, surmontant sa faiblesse extrême, il se traîne à la chaire. Alors, excité par la vue de son immense auditoire, il prêche avec une telle véhémence, que de nouveau le sang s'échappe à flots de sa poitrine. Ce fut son dernier effort et aussi son dernier triomphe. Arrivé enfin au château de la Guillermy, chez son frère, l'Evêque ne fit plus que languir, malgré les soins affectueux qui lui furent prodigués par toute sa famille. Dans les intervalles que lui laissait le mal, il s'occupait encore de son œuvre. Il la recommandait à tous ceux qui venaient le voir ; il leur faisait remettre des notices, des

prospectus, des médailles. C'est ainsi que, jusque dans le bras de la mort, il en entretint M. l'abbé Sibour, frère du futur Archevêque de Paris, qui était venu exprès d'Aix pour avoir de nouveaux renseignements. Dans le même temps, alors qu'il pouvait encore tenir la plume, il écrivait billets sur billets au Grand-Vicaire James, l'héritier de son zèle, pour lui faire ses recommandations.

Ce fut à la suite d'une journée ainsi passée, après avoir fait la veille ses adieux à Mgr de Mazenod, que, revenant de sa promenade ordinaire, Mgr de Forbin-Janson s'éteignit doucement entre les bras du Marquis, son frère, et du comte, son neveu. Cette mort arriva le 11 juillet 1844 ; l'Evêque était alors dans la cinquante-huitième année de son âge. Le lendemain, la *Gazette du Midi* annonçait ainsi sa mort à toute la France : "Le grand Evêque qui a laissé partout des traces de son zèle, de son dévouement et de son inépuisable charité ; le prélat qui a rempli la France, l'Orient et même l'Amérique du bruit de son nom par sa mâle éloquence ; l'apôtre invincible qui, jusqu'à ses derniers instants, n'a cessé de travailler pour le bien de la religion et de l'humanité, n'est plus. L'Episcopat perd en lui un de ses membres les plus distingués, la France un de ses enfants les plus illustres, la religion et les Missions un de leurs soutiens les plus saintement dévoués. Il est bien peu de villes, bien peu de pays qui ne l'aient entendu, et qui ne lui soient redevables de quelque bienfait. Aussi, nul doute que les contrées de l'Orient qu'il a visitées, ne s'unissent à la France, ainsi que l'Amérique, pour déplorer sa perte prématurée ; nul doute que prêtres et fidèles, mais surtout les Vicaires apostoliques de l'extrême Orient, ne mêlent leurs larmes et leurs prières à celles de ses collègues dans l'Episcopat. C'est une perte immense, irréparable, que ses excès de travail ont seuls causée."

Mgr de Marseille voulait faire dans sa Cathédrale à son regretté ami des funérailles dignes de lui ; mais, cédant aux instances de son frère qui, après avoir gardé près de lui sa dépouille mortelle, tenait à le faire enterrer à Paris dans le tombeau de famille, il n'insista pas. Après un premier service aux Aygalades, où assistèrent neuf paroisses, avec les nombreux membres de la famille, et pendant que tous les prêtres de la ville célébraient la messe à son intention, le corps du défunt fut achemin vers Paris. C'est là que, le 28 juillet, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, eurent lieu les obsèques solennelles. Le service fut chanté par son inconsolable coadjuteur, Mgr Menjaud, service auquel assistèrent les Archevêques de Paris et de Rouen, les Evêques de Versailles, de Gap et de Saint-Dié, un nombre infini de prêtres, des représentants de tous les ordres religieux et une foule si grande que l'église ne pouvait la contenir. Les cérémonies achevées, le corps fut conduit et enterré dans le cimetière de Picpus. C'est là que reposent les cendres de Mgr de Forbin-Janson, Evêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, fondateur de la Sainte-Enfance.



Mme VITAL TETU

Fondatrice de la Sainte-Enfance à Québec

Madame Têtu, qui établit la Sainte Enfance à Québec, était née à Carleton, en décembre 1808, de Gédéon Ahier, marchand, et de Victoire Painchaud, veuve de François Normand. Son père était natif de Saint-Hélier, capitale de l'île de Jersey, et il était protestant. Ce fut M. Le Jamtel qui, en 1805, le convertit au catholicisme, à Arichat. Virginie Ahier n'avait que quatre ans quand elle eut le malheur de perdre sa mère. Elle demeura dix ans chez son oncle M. l'abbé Painchaud, curé de Sainte-Anne de la Pocatière et fondateur du Collège, et c'est dans cette paroisse qu'elle épousa, le 23 juin 1835, M. Vital Têtu, riche marchand de Québec, décédé le 2 décembre 1883,

à l'âge de 84 ans. Elle-même était morte, le 29 avril 1876. Voici la nécrologie qui fut publiée le jour de ses funérailles :

Les pauvres de Québec viennent de perdre une de leurs plus zélées protectrices dans la personne de Madame Vital Têtu. Sa vie a été une longue chaîne de bonnes œuvres, chaîne d'or de la charité, dont le dernier anneau l'a menée dans les cieux. Aider les communautés religieuses, soulager la misère et consoler l'infortune, tel était l'objet dominant de ses pensées et son occupation habituelle. Elle ne savait pas refuser quand il s'agissait d'une bonne œuvre et sa main était toujours ouverte aux mendiants : *Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem.* Mais elle ne se contentait pas de donner à ceux qui demandaient ; sa charité était d'une nature plus élevée. Madame Têtu était une de ces femmes admirables dont l'Eglise de Québec est si justement fière, qui savent mendier au nom des pauvres, sacrifier leur temps, leur santé et leur fortune au service des membres souffrants de Jésus Christ, procurer un asile à celles que le monde repousse, les recueillir après le naufrage et leur conserver un nom et un honneur que le crime avait flétris. Elle peut être considérée avec raison comme la fondatrice de l'œuvre de la Sainte-Enfance à Québec, et l'on se rappelle le zèle qu'elle déploya, les démarches qu'elle fit, les sacrifices journaliers qu'elle s'imposa pour asseoir cette belle œuvre sur des bases solides et lui assurer le développement et la durée. Puissamment secondée par des personnes dont les noms, comme le sien, sont bénis par les pauvres de la terre et par les saints du ciel, elle vit le succès couronner les efforts de son héroïque charité. Depuis 1852, une somme de $40,000 a été versée pour le rachat des enfants infidèles. On peut dire que ce magnifique résultat est dû en grande partie à l'énergie incomparable de Madame Têtu et à l'affection universelle dont

elle jouissait à Québec. Depuis la fondation de la Sainte-Enfance, que d'enfants sont partis pour le ciel, allant porter aux pieds de Dieu le nom de leur bienfaitrice ! Quel brillant cortège l'attendait là-haut ! Que d'âmes sauvées ! Que de couronnes !

Modèle des épouses, Madame V. Têtu sut faire le bonheur de celui que sa mort laisse aujourd'hui dans la plus profonde douleur ; modèle des mères, elle veilla avec soin sur l'éducation de ses enfants et ne laissa à personne le soin de former leurs cœurs à la vertu. Qu'elle était belle la vie de cette mère et de cette épouse vraiment chrétienne ! *Surexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt, vir ejus et laudavit eam.* Ses enfants se sont levés pour louer sa tendresse et son dévouement, et son époux a publié sa gloire.

Tranquille et calme sur son lit de mort, comme elle l'a été pendant toute sa vie, elle a pu offrir à Dieu une âme enrichie de mérites, et en repassant dans sa mémoire les diverses années de son existence, elle aurait pu se rendre le témoignage que chacune d'elles avait été marquée au sceau divin de la charité. Son humilité l'empêchait sans doute de faire une appréciation aussi avantageuse ; mais, pendant qu'elle s'abaissait devant Dieu, qu'elle lui offrait le sacrifice de sa vie et des êtres chéris qu'elle laissait sur la terre, les saints du ciel publiaient et chantaient ses aumônes et en demandaient au Seigneur la récompense éternelle. *Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum.*

Madame Marie-Virginie Ahier, épouse de Monsieur Vital Têtu, est décédée samedi, le 29 avril 1876, à l'âge de 67 ans. Son service fut chanté à la Basilique, par M. Têtu, de l'Archevêché. M. le curé de Québec fit la levée du corps, et Mgr Cazeau chanta l'absoute. Madame Têtu a été inhumée dans la Chapelle des Ursulines.

LES CHEFS DE DOUZAINES

Sont priés de faire circuler le plus possible cette brochure, et de procurer à l'Œuvre de la Sainte-Enfance de nouveaux Chefs de Douzaines.

NOTA.

La Contribution annuelle est de 12 cts seulement, en sorte que *tout le monde peut la donner.*

Avec cette Contribution que donnent les Associés répandus par tout l'univers au nombre de *plusieurs millions*, l'Œuvre fait baptiser, chaque année, plus de 400,000 *enfants.*

Les Associés ont part aux mérites des Missionnaires, aux prières des enfants sauvés, et aux Messes qui se disent, chaque mois, tant pour les vivants que pour les morts.

De plus, les Chefs de Douzaines peuvent gagner *chaque jour* une Indulgence de 100 *jours.*

[illegible] rêtres qui s'occupent de l'Œuvre, ont le pouvoir d'indulgencier les Chapelets, etc., de recevoir du Scapulaire, d'attacher aux Crucifix l'Indulgence du Chemin de la Croix, et d'appliquer aux mourants l'Indulgence plénière.

Chaque Associé reçoit gratis une médaille et une image, et chaque série de 12 Associés, un abonnement aux Annales. — Tout membre perpétuel de la Sainte-Enfance qui, au lieu de 20 dollars, fait à l'Œuvre une aumône de 60 dollars, reçoit gratuitement les Annales pendant toute sa vie.

Il est imprimé des Annales en allemand, en hollandais, en anglais, en flamand, en italien, en espagnol, en portugais, en polonais, en hongrois, etc.

Le Conseil central de l'Œuvre répartit chaque année les aumônes entre les diverses Missions. Les comptes généraux sont publiés dans les Annales, qui donnent tous les deux mois

les nouvelles de la Chine et des autres Missions, et les traits les plus touchants du zèle des Associés et des fêtes de l'Œuvre.

L'Œuvre a reçu l'approbation des Souverains Pontifes, Grégoire XVI, Pie IX et Léon XIII, et les encouragements de presque tout l'épiscopat catholique. Elle est enrichie d'indulgences. Sa Sainteté Pie IX, dans le Bref apostolique du 18 juillet 1856, l'a constituée canoniquement et lui a donné un Cardinal-Protecteur en la recommandant à l'univers catholique. Sa Sainteté Léon XIII l'a plusieurs fois bénie et recommandée, notamment dans l'Encyclique *Sancta Dei Civitas*, en date du 3 décembre 1880 et dans le Bref *Humani generis*, du 3 février 1893.



RECETTE INFAILLIBLE

Pour établir et faire prospérer la Sainte-Enfance dans les paroisses.

1° Choisir une bonne zélatrice ou directrice générale, qui s'adjoindra des aides ou chefs de douzaines dans chaque rang, ou mieux dans chaque école.

2° Donner, une fois pour toutes, une médaille et une image à chaque nouvel associé.

3° Encouragements et exhortations à donner au prône par M. le curé, deux à trois fois par an.

4° Une fois par année, messe solennelle de la Sainte-Enfance, à laquelle sont invités tous les enfants de la paroisse, instruction, quête et bénédiction des enfants. La quête se fait par des enfants.

5° Distribution des annales six fois par an, à chaque chef de douzaines.

6° Voir à ce que la directrice ait un zélateur ou une zélatrice dans chacune des écoles de la paroisse.

UN CENTIN PAR MOIS !

Pas une des familles canadiennes ne devrait ignorer la Sainte Enfance !

Pour tout renseignement, avis, images ou médailles, s'adresser à M. le curé de la paroisse ou à Mgr Têtu, archevêché de Québec.